

Les connivences des paralittératures

Hugo Léger

Numéro 20, octobre–novembre 1985

Jeunes écrivain(e)s : Post ou Néo?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léger, H. (1985). Les connivences des paralittératures. *Nuit blanche*, (20), 44–45.

mitives), hors des pastiches et des récupérations, qu'avons-nous donc de *neuf* à dire, *que voulons-nous dire?*... Qu'oserons-nous dire?

Notre culture mourra peut-être des excès de sa production, de l'éclatement de ses mythes, de leur prolifération. La vie culturelle aujourd'hui semble vide de sens, mais par excès de sens, par confusion des sens. Le «post-moderne» la projette hors d'elle-même et capitalise sur sa mort potentielle. Le «post-moderne», c'est l'hiver culturel, dénouement final de la course aux modes et modèles, de la course en avant, à toute vapeur, qui fait l'économie de ce qui serait à vivre.

Parler de «post-moderne» ou parler de l'hiver nucléaire, ça se ressemble: ça suppose que l'holocauste est une possibilité concrète, ça suppose que la vie culturelle, comme la vie tout court, risque de se survivre, monstrueuse, vidée de son sens. De son sang! ■

Marie-Noëlle Ryan

1. De l'extrême pauvreté à l'extrême richesse: surenchère de la culture ou culture aux enchères, East Village, caricature par excellence: une «époque» y est affaire de quelques semaines.

2. Par amour des étiquettes? La liste est trop longue pour être insignifiante: néo-psychédéisme, néo-figuratif, néo-expressionnisme, néo-romantisme, néo-classicisme, néoïsme. Retour de la passion (?), retour du religieux, retour du figuratif.

3. Le néo-psychédéisme qui envahit vitrines et musique populaire en est l'exemple le plus cynique: fleurs, couleurs vives, «peace and love», cheveux longs: *de quoi* sont-ils les signes? Qui peut reprendre à son compte les contenus, les propositions qui les avaient fait naître à l'époque?...

4. À la priorité du «plein la vue», de la séduction des images et des formes, répondent de nombreux déploiements de moyens et d'imaginaire. Le technologique envahit le domaine créateur mais, parallèlement à de réelles innovations instrumentales, peu de substance passe à l'être. Je pense à des productions comme celles de Michel Lemieux, au Rail et au *Marat-Sade* d'Espace libre. Toutes productions qui donnent à voir. Mais symptomatiquement et malgré leurs prétentions, elles donnent peu à penser ou à *sentir*. Et ce n'est pas parce que le technologique est en lui-même vide de sens qu'il faut conclure que son utilisation l'est aussi. Rien de plus «technologique» que certaines pièces de Laurie Anderson, rien de plus dépouillé aussi et pourtant, rien de plus rarement senti...

Les connivences



Pour les enfants de la télévision et ceux plus contemporains de l'informatique et du vidéo-clip, la littérature avec un grand L, c'est comme l'amour avec un grand A, ça dégage un étrange parfum d'histoire ancienne. Toute soumise qu'elle est aux appels univoques du dieu-progrès, la vie moderne digère plutôt mal les attermoissements de la mémoire. Racine et Corneille peuvent dormir en paix, plus personne ne remue leurs vers. Rilke est d'un romantisme suranné et Yourcenar, d'une autre époque.

Séduites par les oreilles très *design* d'un certain Spock et nourries en bas âge aux prouesses des petits mickeys de la bédé, rien d'étonnant à ce que les nouvelles générations préfèrent les biceps redondants de Mad Max aux souffrances du jeune Werther. Autres temps, autres moeurs.

Trop étriquées dans un corset sémantique et esthétique plusieurs fois centenaire, la

grande littérature s'est fait déborder, depuis une vingtaine d'années, par une série de nouvelles aventures textuelles en prise directe sur les réalités contemporaines et le développement mass-médiatique. Pour nommer toute cette littérature où se côtoient le meilleur et le pire, un mot s'est imposé, sectaire et marginalisant: paralittérature. Ce concept fourre-tout recoupe les disciplines à la périphérie de la littérature «officielle» comme la bande dessinée, le dessin animé, la chanson, la science-fiction, le roman-photo, etc.

M. Robert définit la paralittérature comme «l'ensemble des productions textuelles sans finalité utilitaire et que la société ne considère pas comme de la *littérature*». Définition somme toute assez aimable si l'on se réfère à la mauvaise réputation que le terme a longtemps traînée dans les salons: littérature mineure, bâtarde, basement

des paralittératures

démagogique et mercantile, produit d'une jeunesse écervelée sans respect pour le passé.

Ce n'est pas une coïncidence si le mot paralittérature apparaît au tournant des années 60. Il énonce l'air du temps: rupture avec les schémas classiques, renversement des perspectives idéologiques et esthétiques, appel à l'innovation et à l'intervention, explosion médiatique, etc. On veut réinventer le monde, s'octroyer le pouvoir de rêver l'avenir. La jeunesse se méfie des poncifs, des traditions et des écoles littéraires. La paralittérature offre donc la possibilité de défricher de nouveaux espaces d'expression et d'ouvrir des voies inédites vers d'autres formes d'expression artistique. C'est la littérature de demain.

Bien qu'antérieurs à la naissance du terme générique de paralittérature, ses genres ou constituantes vivent un boum incroyable. Avec Aldiss, Ballard, Dick, Farmer, la science-fiction règle ses comptes avec la société. Crumb, Reiser, Wolinski, Bretécher révolutionnent la bande dessinée en lui greffant un moteur adulte qui carbure au politique. Dylan, les Beatles, Hendrix ébranlent les fondements traditionnels de la chanson et de la représentation. C'est jeune, contestataire, subversif, ça ébranle les «croulants».

L'acte d'écrire et de dire n'est plus réservé aux érudits, à une élite dorée et réactionnaire. La paralittérature est la réponse logique et démocratique à la scolarisation grandissante des jeunes Occidentaux et à l'élargissement d'un nouveau lectorat tourné vers l'avenir. La «beat generation» se donne graduellement les moyens artistiques et techniques d'être lue, vue et entendue pour, au fil des années, se brancher corps et âme à la méga-structure mass-médiatique.

Bien qu'il soit audacieux de mettre dans le même panier l'ensemble hétéroclite de productions textuelles que constitue la paralittérature, il est tout de même permis d'y rechercher certains dénominateurs communs. D'abord, la notion de popularité qui sous-entend une certaine accessibilité du message, la mise en scène de personnages communs, voire familiers — ce qui n'interdit pas des références à des situations extraordinaires — et évidemment, une organisation efficace et la plus large possible de la diffusion.

D'autre part, la paralittérature ne professe aucun enseignement, elle n'agit pas sur un mode didactique. La paralittérature raconte des histoires. Des histoires de tous les jours. Des histoires d'amour, d'aventure. Des histoires de contrées lointaines. Des histoires où l'exotisme et l'humour pulvérisent la morale. Renaud chante les temps forts de la vie, Vuillemin écrit et dessine la «zone», Cullen illustre les vicissitudes des amours d'aujourd'hui.

Enfin, la paralittérature multiplie les connivences artistiques. Elle s'est choisie des partenaires bien musclés qui mettent en sons et en images ses plus menus caprices. Science-fiction et cinéma dorment à la même adresse, chanson et vidéo-clip s'entendent comme larrons en foire. Au plus malin cependant d'y retrouver la trace d'une expression littéraire.

La paralittérature a toujours été identifiée à un phénomène de jeunesse. Sa courte histoire ne lui autorise guère, avouons-le, d'autre vocation. Mais encore, pourquoi la jeunesse actuelle s'y reconnaît-elle et contribue-t-elle à sa perpétuation? Hormis le décloisonnement esthétique qu'elle exige dans ses rapports au son et à l'image, et qui est source d'éternelles explorations, la paralittérature semble posséder une valeur inestimable: la liberté thématique et stylistique. Finis les métaphores empesées et les flafas syntaxiques, le style est plus direct, plus rapide. Punché, quoi! On emploie les mots de tout le monde. La bédé n'est-elle pas une photographie de la langue parlée? La paralittérature s'adresse directement au lecteur ou au spectateur.

De littérature marginale, la paralittérature a atteint, de par la quantité de sa production et le raffinement de sa diffusion, le statut de littérature dominante. Une littérature transmise comme de l'information, de façon synthétique et rapidement consommable. L'écho d'une société de l'éphémère. La littérature d'un horizon obsessionnel. D'un avenir qui ne se couche jamais. ■

Hugo Léger